

INSERTIONS

I

La peur chevauche les gens de la démesure ; elle les cravache de ses fouets nombreux, parmi lesquels un des pires à mon goût est, vous l'aurez compris, l'effrénée volonté de puissance, qui nuit tant au pauvre monde.

Peur du lendemain, peur des choses incertaines, peur de tout ce qui nous dépasse, à commencer par notre décrépitude, notre propre fin. L'obsession de la maîtrise, pour nier ce qui vient, ne pas voir ce qui est, et tordre le monde à son usage ; cette obsession, engendrée par Sainte Pétoche, la patronne des grosses loches, cherche le pouvoir comme moyen de parvenir à ses fins. Les plus faibles chercheront à être les plus puissants ; les plus effrayés feront tout pour y parvenir, pour calmer cette peur sur laquelle, bien souvent, ils n'ont jamais seulement mis de mots, des fois que ce soit déshonorant d'en causer.

Ne plus avoir peur, c'est ne plus craindre le néant ; c'est faire confiance. « Tout me convient de ce qui te convient, ô Monde »... Une porte, alors, s'ouvre sur la nuit calme.

« Et si j'avais tort ? » Le croyant fonde sa vie sur un pari. Mais qui ne craint plus sa fin se conduit avec élégance ; cette constatation n'est pas d'aujourd'hui. Ceci encore : on vit comme on peut. Une évidence, n'est-ce pas ?

On, je, nous... Cette façon de toujours centrer le monde sur sa petite personne n'est plus si pertinente qu'elle en eut l'air. Pour illustrer ce propos, tandis que nous prenions un petit déjeuner copieux pour nous remonter le moral, le Baron nous pria d'imaginer un promeneur dans une plaine entourée de collines : « Ce qu'il voit l'entoure ; exactement l'entoure... Car ce qu'il voit, très chers enfants, est contenu dans un disque dont il est l'axe : les crêtes, les arbres, l'horizon ; tout ceci vu d'un certain point. Pour une appréciation plus juste de la réalité des choses, l'établissement d'une carte est, bien sûr, inévitable. Vient alors, tout aussi inévitable, le commentaire du gros malin de service : *la carte n'est pas le paysage*, après quoi il te laisse en plan, tout content d'avoir ruiné ta petite tentative en t'assénant une vérité certes considérable mais dont on n'a que faire... Car, eh bien, évidemment que la carte n'est pas le paysage ; mais sans carte, ô pauvre citrouille, que comprendrais-tu ? La carte offre une vue globale, non pas perspective, mais projetée, ce qui est déjà mieux. Ce qui serait excellent, ce serait de pouvoir considérer le monde non plus depuis un point, mais par tous ses points : vivre comme si l'on était dans le monde entier, en le regardant non

plus par deux yeux seulement, mais par une supercarte. Petite remarque : cette approche estompe la présence de l'*ego*, et ce n'est pas une mauvaise chose en soi. D'où, indice... Lucas, une idée ?

— Indice ? Prendre les choses à rebours. Commencer par diffuser l'*ego*, afin qu'il perde son exclusivité ; se sentir dilué afin d'habiter le monde non plus comme un individu (« foutaise qui n'existe pas », observa le Baron) mais comme le monde tout court... Le monde, seule présence acceptable en l'état des choses, et sous toutes réserves... Le problème ainsi posé dans cet ordre semble plus adapté à nous permettre l'évasion, la sortie du cauchemar dont parlent les bouddhistes. Et en passant, la mort devient une vaste blague.

— Belles paroles ! reprit le Baron. Mais se détourner de l'*ego* n'est pas des plus faciles... Se détourner : c'est à dire, n'y plus poser le référentiel. Premier stade : passer au niveau du *nous*, le niveau du groupe. Et ceci, mes petits, est un entraînement qui vous attend... car il y a beaucoup à apprendre dans un groupe, et les odeurs mentales, devinées, ou redoutées par Lucas lorsqu'il était sous le porche, vous montrent tout ce que vous allez devoir accepter les uns des autres avant de savoir parfaitement cohabiter avec vos esprits, pour finir par ne plus faire, à volonté, qu'une seule et même tête, familière et tribale.

— Et non point une grappe de particuliers divergeant à tout propos, comme des escargots sillonnant une assiette ». Remarque formulée par Évika.

Le Baron se resservit en café. Dehors, d'immenses portiques nappés de pâtisseries rococo étincelaient dans la lumière ; ils étaient surchargés de dorures, de stucs, d'angelots soufflant dans des trompettes ; les angelots bougeaient et s'envolaient, passaient de balcons en corniches. Il y avait aussi des sphinges aux ailes noires et blanches, inquiétantes statues animées qui nous observaient, dissimulées dans les replis des voûtes où elles nichaient.

Vu la taille de l'ensemble, chacune de ces bêtes devait bien faire dans les trente mètres d'envergure. Des nuées de petits êtres dorés passaient entre les arches, projetant des ombres épaisses au sein desquelles brillaient les yeux rouges de dragons écrasés, terrassés aux pieds des colonnes qui s'élançaient dans un ciel d'ivoire. Nous n'entendions rien à travers le quintuple vitrage du compartiment, mais ce monde semblait bruyant, violent, irrespirable. Merci, Maxime, de nous héberger.

Puis les choses commencèrent à dégénérer. J'en étais à m'interroger sur le genre de nourriture que mangeaient ces monstres luxueux quand le Baron, me prenant au dépourvu, me demanda fort aimablement si je pensais être ce que je disais être. Ne voyant aucun rapport avec ce qui avait précédé, je restai coi, la bouche ouverte, avec l'œil rond du pigeon interloqué. Si je suis ce que je dis ce que je suis ? Misère ! Est-ce que je sais, moi ?

« Connaissez-vous la Dame de Loudéac ? » poursuivit-il, m'enfonçant encore plus dans les affres de l'hébétude cancroïde, du mutisme ânesque.

« Vous savez, moi, la Bretagne, à part Fougères...

— Elle est arrivée au milieu du treizième siècle, surgie de nulle part, une parfaite inconnue, sans pedigree mais correctement dotée de belles et bonnes richesses. Une de mes élèves, vous dirai-je... Elle a vécu dix ans sur place, sans jamais s'expliquer ni sur sa vie, ni sur son style, ni sur le pourquoi de sa venue dans ce trou perdu. Puis elle est morte. Entre-temps, elle avait fait de grandes choses ; par exemple, c'est en partie grâce à elle que le hameau devint paroisse... À méditer, ces mots qu'on a retrouvés gravés sur sa tombe : *Noli dicere qui sis. Age quæ dicis, Es quale feceris.*

— Ce qui signifie?...

— *Ne pas dire ce que tu es. Fais ce que tu dis, sois ce que tu fais !*

— Malraux ! m'exclamai-je. L'homme est ce qu'il fait. Je n'arrête pas de le dire. Vous croyez qu'il aura recopié l'inscription ?

— Sans doute pas, car elle n'existe plus. Vous savez, le style lapidaire est un art si difficile, qu'une phrase aussi joliment balancée attire forcément l'attention des esthètes, des amateurs d'antique, des penseurs. C'est ainsi qu'elle aura traversé le temps, en empruntant les véhicules du souvenir, jusqu'à être attribuée à n'importe qui, ou à plus personne. Votre Malraux pourra l'avoir ramassée. »

Être ce que l'on fait, et non plus seulement se contenter de dire ce que l'on est. Il s'agissait donc, en premier lieu, de se libérer de nos petites histoires personnelles, sur lesquelles nous élevions nos masques ; légendes et mythes fondateurs, mensonges en somme, auxquels nous finissions par croire, et qui faisaient de nous des personnages plutôt que des êtres vivants. Une libération...

« Exactement ! appuya le Baron. Il faut se dépersonnager... Une histoire est souvent là pour le paraître, pour justifier une attitude, un trait, une position... Apprenez à vous supporter nus. En fait, le pardon est la clé qui ouvre cette porte. Tant que vous ne serez pas comme une grappe de chiens de prairie, ou une portée de rats, vous n'avancerez pas. Regardez dehors, contemplez ces somptueux idiots, ces bêtes volatiles pleins d'une morgue imbécile : où croyez-vous être, que pensez-vous voir ici ?

— On dirait très clairement une allégorie, énonça Niko, toujours prudent.

— Ils sont là depuis des millénaires. L'orgueil, mes maîtres, vous guette comme vous guettent ces sphinges arrogantes. Mais votre espèce est suffisamment vieille pour que vous ne croyiez plus en la vertu d'un pareil vice, n'est-ce pas ? On vous l'a dit sur tous les tons, *voici un péché mortel*. Et la preuve en est là, sous vos yeux : ces crétins ne bougeront plus d'une plume. Coincés dans ce monde, ils sont indécollables de ces arches, de ces

portiques, et surtout de leurs effarantes colonnades auxquelles ils tiennent tant... Ah c'est très beau, tout ceci, mais c'est très vide ! Pauvres cons... Maxime ? En route pour où tu sais... »

Tandis que le train s'ébranlait sur ses petites pattes, je regardai mieux les êtres agrippés aux corniches. Beaucoup semblaient déclamer quelque tirade, avec des gestes d'avocat, des effets d'aile. Certains caressaient une moulure. D'autres, avec de grands gestes, ordonnaient aux angelots une fanfare. Quelques-uns, assez rares, donnaient l'impression d'être en pleins travaux de maçonnerie. Chose curieuse, les petits oiseaux dorés qui fusaient de-ci de-là en nuées compactes avaient le don de les mettre en rage. Leur liberté un petit peu trop nonchalante, irrespectueuse des monuments, n'était pas du goût de ces austères « bâtisseurs de fariboles » comme les appela le Baron.

« Des architectes de leur propre gloire, possédant à merveille l'art consommé de singer la noblesse ; mais rien d'autre, en vérité, que de fieffés jocrisses... Regardez celui-ci, avec quel amour il époussette sa foutue corniche. Imaginez-vous peaufinant votre histoire, comme un alibi ! Voilà le secret de ce cercle : nous sommes chez les Individualistes Aboutis, ou IA comme Intelligence Artificielle, mais alors très, très artificielle... Oh mais, ne

me regardez pas ainsi, je ne suis ni Virgile, ni Béatrice, et Dante est passé chez moi il y a fort longtemps ; mes règles ont changé, depuis ! Vous ne sortirez pas de ce voyage indemnes... Je vous repose à tous maintenant la question qu'a posée, au sculpteur évoqué par Évika, la divinité à figure rouge : *quelle est ta flèche ?* C'est à dire : à quoi, nobles visiteurs venus des portes, pourriez-vous bien être utiles ?

— Dans ce monde-ci ? demanda Primo

— Dans le monde en général, dans l'Univers, dans la vie courante... Il faut vraiment vous tirer tous les vers du nez, un par un, c'est à peine croyable ! Ce que je vous demande, pourtant, n'est pas compliqué : c'est un simple mot... Que chacun d'entre vous me réponde sans réfléchir : quel est le plus beau mot ? »

Ça fusa sans se faire attendre.

« Aider !

— Bâtir

— Réconforter

— Exister

— Aimer

— Réparer

— Seconder

— Élever »...

Cherchez l'intrus ! « La personne qui a dit *exister* se dénonce ! clama le Baron... Elle vient avec moi ». Niko se leva, inquiet ; il voulut s'expliquer, mais l'autre continua : « *exister* ? il va être servi, le petit monsieur »... Ils disparurent dans le couloir, la porte se referma, et notre vieux copain le Silence revint nous faire une petite visite.

II

« Comprenons-nous bien ! dit le Baron en claquant la porte derrière lui. Quand je dis que le groupe est l'avenir de chacun d'entre vous, ça ne signifie pas que *l'individu*, cette notion bizarre que vous avez inventée, soit une babiole inutile. Loin de moi cette pensée. Le *sujet* reste important, puisque, sans sujet pas d'objet, et sans objet il n'y a plus de sens... Or, s'il n'y a pas de sens, il n'y a pas de monde ; et s'il n'y a pas de monde, il n'y a pas de moi. Voyez où ça nous mène ! Car je tiens à être, moi ! Tout comme l'ami Niko...

— Qu'en avez-vous fait ? demanda Cécile

— Vous le reverrez bientôt. Il turbine, il bosse, il rame... Il *existe*, cette bonne blague ! Cependant, où en étais-je ?... *L'individu* n'est pas une notion inutile pour des gens de votre niveau, mais j'aimerais vraiment vous voir travailler sur les *ensembles*, c'est à dire des groupes que l'on peut nommer comme je

nomme Karine ou Primo etc... Les ensembles, vous le savez bien sûr, sont formés de sous-ensembles, et même, consolez-vous, *d'unités* : si vous y tenez absolument, l'unité Karine, l'unité Primo... Car l'unité est certes une notion adoptée par convention, mais c'est aussi un concept si bien adapté aux manipulations qu'on aurait tort de s'en priver. L'unité peut être un ensemble de niveau différent, ou bien, comme je le disais, être Karine, être Primo. Donc : les ensembles sont toujours constitués d'ensembles, et les ensembles peuvent être utilisés comme des unités, pour des opérations de comptage, par exemple, ou d'arithmétique, de fusion etc. Au milieu de tout ça : vous voici, vous, les humains du wagon, qui êtes des unités dont l'ensemble peut être transbahuté ou scindé (j'ai ôté l'unité Niko), mais dont chacun est un ensemble de choses dont, apparemment, vous n'avez pas idée... Donc, pour l'instant vous allez apprendre, justement, à *exister*... et à *exister en groupe*.

— C'est assez navrant, dit Arturo. Nous avons passé ces deux derniers millénaires, en tout cas en ce qui concerne les chrétiens et les occidentaux, à nous pénétrer d'un message qui annonçait la primauté de l'individu sur le groupe, et vous nous déclarez crûment qu'il faut vivre le contraire !

— Non messire, non ! Surtout pas ! Car sans unités bien constituées, le groupe ne vaut pas tripette. Tout est relatif, je l'admets, mais il y a ceci : les lois des unités passent avant celle du groupe que l'on voudrait éventuellement

constituer avec... On ne regroupe que des choses comparables, ou compatibles, n'est-ce pas ? Par exemple, une bande de cons, c'est une bande de cons. Un autobus plein de gens savants et philosophes, ça peut être amusant, voire utile, tandis qu'un car plein de crétins saouls, c'est un car qu'on a envie de jeter dans le fossé, pour le bien commun... Mais si je mélange des crétins et des philosophes, dans le car, il va se passer quoi ? Une bagarre, évidemment ! Les crétins gagneront, et les philosophes seront largués en rase campagne. Puis le car repartira, homogène cette fois-ci... Quant aux philosophes, rejetés sur le bas-côté, ils seront entre eux, bien peinars, en un petit groupe homogène lui aussi ! Je pourrai alors récupérer la troupe des philosophes et l'utiliser à des trucs sympathiques, comme tenir des discours dans une grange, faire une manif dans les champs, un *sit-in* sur la nationale, et je pourrai sans remords aucun balancer le car des crétins par-dessus un pont, ou l'envoyer décorer un platane... C'est à dire que... avec des ensembles homogènes, on peut faire des choses, tandis qu'avec des ensembles hétérogènes, on ne peut rien faire du tout car ils se disloquent. Et voilà pourquoi je dis qu'un ensemble homogène peut être légitimement tenu pour une *unité*... Et manipulé efficacement, grâce à toutes les propriétés qui s'attachent au concept d'unité. Vous comprenez ?

— En fait, dis-je, il n'existe aucun ensemble hétérogène, en tout cas jamais longtemps. Tout ensemble est homogène, par nature pourrait-on dire, et peut donc être considéré comme une unité d'un autre ensemble...

— À peu près, oui. Ceci dépend, bien sûr, des intentions que nous avons, nous autres les manipulateurs. Je peux, par exemple, prendre l'humanité en bloc, crétins et philosophes dans le même sac, pour la noyer dans un déluge, ou la déménager d'un bout à l'autre de l'univers dans un autobus blindé et grillagé, comme lors d'un transport de prisonniers. Il y a un rapport de forces, et de nature, entre les lois des particuliers et celle du groupe, qui autorise des mélanges détonants, moyennant quelques précautions : par exemple, grillages, gardiens, chiens. Mais ceci ne vous concerne pas.

— Pour le moment, vous voudriez nous voir apprendre à vivre en groupe.

— Voilà. Donc je vais vous lâcher ici même, et je vous reprendrai dans quelque temps, lorsque vous formerez une troupe compacte et indestructible. Vous pouvez laisser votre robot dans le train, il vous attendra fidèlement.

— Mais Niko ? demanda Karine...

— Niko ? Mais il est déjà là ! Regardez, à côté de vous ! »

Nous nous retournâmes. « Niko ?! Mais comment ? Mais d'où tu sorts ? Tu vas bien ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Ah la vache ! Ah mes fieux, qu'est-ce que j'ai dégusté !

— Mais que s'est-il passé ?

— Bon, on m'a mis au parfum, je descends avec vous, je sais où aller, je vais vous conduire... Monsieur le Baron... Salue bien bas...

— Mon cher Niko... À la revoyure, les amis ! Attention à la marche ! »

III

Tomber le masque. « Se dépersonnagiser », avait dit le Baron. Imaginez devant votre visage un porte-voix, béant, autour duquel on modèle la figure d'un caractère : le fils vertueux, de retour d'une lointaine guerre, ignorant des turpitudes familiales ; le vieux saligaud qui, jadis, a pris la place du père assassiné ; la jeune sœur ivre de vengeance, vierge brûlante de rage ; le traître superbe qui intrigue pour virer tout le monde et garder la fille pour avoir la terre ; la servante qui sait tout, qui a tout vu et qu'il faudra étrangler ; et puis la reine... la reine qui défend ses enfants contre son nouveau mari, ou qui défend son nouveau mari contre, à la fois : ses enfants, la justice, et le qu'en-dira-t-on. Les masques, dans la tragédie grecque, ont ces deux buts : porter la voix au loin, et afficher une tête. Pendant toute l'Antiquité, ces deux fonctions resteront rattachées au mot du masque, qui est Περσονα.

Persona, c'est, pour l'acteur qui joue au pied du mur, le porte-voix qui concentre le son, qui l'envoie rebondir contre la paroi pour se répandre dans les gradins. *Persona*, c'est, pour le spectateur assis là-haut, la figure du rôle, la tête de l'emploi. Mais derrière cette tête qu'y a-t-il ? L'acteur répondra : « Mais rien, bon sang ! Il n'y a rien ! Un bon acteur s'efface, il sait se rendre invisible, il manipule le pantin : robe et masque, cris, caractère, paroles ; il joue ! » Quand la pièce est réussie, les gens ne voient plus untel ou untel qui fait tel ou tel rôle, mais le dieu en ses œuvres ; ils voient le roi piégé, le fils tourmenté par deux impératifs contradictoires ; ils voient ces chipies de Moires, et aussi les tremblants du Conseil, qui murmurent et n'osent jamais rien objecter. Et ceux qu'ils ne devinent jamais quand tout est parfait, ce sont les acteurs ; jusqu'à ce que, à la toute fin, ceux-ci tombent le masque pour recevoir, tout de même, l'ovation.

Puissance de l'habit endossé ! À tel point que, dans les vestiaires, le masque du monstre fait presque aussi peur que sur la scène, lorsqu'il beugle, mû par on ne sait quelle vie. Ici, il fait le fantôme, prêt à bondir.

L'on passe ensuite sans difficulté au latin *personare*, parler à travers, signifier par l'entremise de..., et à la moderne personnalité avec deux n, un par sourcil, qui, comme bien des mots en "ité", est une capacité... Capacité, ici, à déployer un, voyez-vous ça, personnage.

Or, braves gens, pour ce qui est d'en déployer, des personnages, nous savons tous le faire. Tous, sans exception sauf peut-être du côté des autistes ? Je n'en sais rien. Mais, dès la sortie de l'enfance, l'on est, en général, champion en la matière. On endosse le rôle avec une rapidité déconcertante, une facilité enivrante, une efficacité stupéfiante, et aussi un peu de stupidité malodorante, puisque, l'habit faisant souvent le moine, l'on finit par s'identifier à son... personnage, poil au ramage et à la perspicacité de monsieur Jung, que l'on n'est pas obligé de croire en tout, mais quand même un peu parfois.

Plus sérieusement, et sans jeux de mots : la *persona*, à Rome, est, entre autres choses, un statut juridique. Droits, devoirs, entrées et sorties d'un système socialement interactif que l'on pourrait nommer un citoyen, si ce terme n'était par trop humain... C'est, en quelque sorte, une interface, utile pour transformer n'importe quel Romain en unité de base, facile à brasser en nombre.

Exemples de *personæ* modernes : à l'armée, les jeunes gens sont des soldats ; au collège, les enfants sont des élèves ; en économie, les citoyens sont des consommateurs ; en politique, ce sont des électeurs, ou des crétins qu'on embobine. La *persona* habite les cases d'une base de données, et se manifeste par statistiques.

Mais pas seulement ! Les gargouilles, les figures sous les auvents, les têtes sculptées au ras des corniches sont elles aussi des *personæ*. Et encore, la *persona* est une fonction : par exemple, chef de l'État.

Enfin, si quelqu'un de *personatus* avance couvert (car la *persona* étant un rôle, un masque, c'est aussi une façon de se dissimuler – Cicéron, quand il traite Stalenus de *personage*, ne lui fait pas un compliment), ce qui est *personus* est, par contre, retentissant, éclatant. Car *personare*, nous l'avons vu, c'est aussi gueuler, parler clair, à haute et intelligible voix ; au Sénat, au Théâtre...

Théâtre ? La personne est donc bien un rôle. Fontenelle, dans un dialogue de morts entre Laure et Sapho : « LAURE : Le Personnage d'une Femme n'est que de se défendre » tandis que Sapho attaque ses amants à coups de poésies.

Donc, qu'est-ce qu'une personne ? Souvent c'est quelque chose d'artificiel, d'ostensible, d'un peu beuglant, et ce n'est jamais authentique : elle n'existe que dans le regard des autres. Même, il arrive que ce ne soit rien qu'une enveloppe vide, un masque, un habit ; et qu'y a-t-il derrière ou par-dessous ? Rien, rien que du rien. Du reste, personne, ce n'est rien, puisqu'il n'y a personne !

« La langue, a écrit Robert Triomphe, est d'un grand secours pour nous apprendre à reculer le point d'émergence des idées... » et ce n'est pas Karine qui dira le contraire¹, elle qui, voyant ce que j'écris, replonge dans cette sombre affaire d'Ulysse contre le cyclope, qui ne date pas d'hier. « Oh mon pauvre Poly et qui c'est qui t'as crevé l'œil ? — Personne, et c'est bien le problème ! » etc. Ceci dit en passant, et ce n'est même pas drôle, sinon qu'Ulysse, en jouant son rôle, nous donne l'étymologie du mot. Penser aussi au cheval de Troie.

Reprenons. Le Baron nous avait donné un indice supplémentaire, avec sa *dépersonnagification*, dont le sens faisait écho à des mots du portier, là-bas au tas de cadavres : « Ce n'est pas à propos de votre mort que je vous pose la question, mais sur votre liberté ! Vous voici sans attaches... *Vous n'appartenez plus à personne*, vos liens familiaux ou affectifs sont rompus et en voie de dissolution ». Il avait ajouté, foudroyant : « Vous êtes maintenant un échantillon d'humanité complètement isolé de son contexte, ce qui implique en particulier que vous n'êtes plus pressé par aucun enjeu ». Liberté assourdissante !

1 R. Triomphe : *Prométhée et Dionysos, la Grèce à la lueur des torches* aux Presses universitaires de Strasbourg, 1992 ; ça ne nous rajeunit pas.

Un jour, Descartes a jeté dans le ciel le concept des atomes crochus ; il n'y a pas plus social, en somme : avec eux, vive le Velcro, les masques et les personnages. Du reste, il est très facile d'établir la relation qui existe entre personne et politesse, selon une boucle, encore une fois, de rétroaction.

Plus tard, avec le vingtième siècle, apparut le concept d'électron libre ; c'était lui, le crochet des atomes. On le considéra cependant comme un trublion, avec ses orbites en huit. En fait, il n'était pas si libre : il servait de liaison.

Deviendrai-je, moi du vingt-et-unième, une particule élémentaire ? « Dans la première sphère était l'être, et la séparation ; dans la seconde sphère étaient le non-être, et la disparition individuelle. Calmement, sans hésiter, il se retourna et se dirigea vers la seconde sphère² »... Niko, quel était ton plus beau mot ? Exister ? Pas étonnant que le Baron t'ait harponné. Hors sujet !

Vivre en masse, ce n'est pas, bien sûr, gueuler comme des porcs sous la puissance d'un orateur ou d'un match de foot, c'est établir des ponts conscients vers les autres, par lesquels circule un sang nouveau. Les exemples sont là, sous notre nez, innombrables ! Voyez n'importe quelle tête de corail. Imaginez quel genre de conscience habite les animalcules qui forment ce que l'on appelle, chez les biologistes, une *colonie*, et c'est un beau mot.

2 M. Houellebecq : *Les particules élémentaires*. Flammarion, 1999.

Des veines transportent des fluides nourriciers, comme un chauffage urbain, un réseau d'eau potable, de gaz, d'électricité. Ces veines, que chacun a collaboré à construire en donnant de sa chair, elles sont à tous ; détruisez un de ces câbles, et cinq-mille habitants vont crier de douleur car vous leur arrachez une racine. Pensons aussi à des joueurs, sur un stade ; malgré les apparences, ils évoluent en un ordre subtil, qui obéit à des lois dictées par l'entraîneur, et intégrées par tous à l'issue de longs mois de préparation.

Ceci acquis, nous recevons une belle leçon. La perspective a changé, et notre individu n'a plus la même forme, ni la même lisibilité : il n'a plus personne pour faire écran... Il n'a plus *personne* pour faire le vide. Vivre en grappe, c'est lâcher son histoire individuelle comme on vire de vieux oripeaux ; sympathiques, mais aujourd'hui désuets, inutiles, et même gênants. Des entraves, en somme. Songez, entre autres images, à la Maison-Dieu.

Changement de perspective. Belle remise en cause de la toute puissance du Moi, du conscient et de l'inconscient ; des strates qu'il n'est plus tellement intéressant désormais de hiérarchiser. L'orgueil, au passage, finit à la poubelle.

« Du coup, avait dit le Baron... Réappropriation de votre histoire ! Mais ce n'est plus elle qui dirige, depuis le passé, vos actes. Peu à peu, vous êtes

devenus spectateurs de beaucoup de choses auxquelles vous croyiez dur comme fer auparavant. Ce qui ne vous empêche pas de râler, de geindre ou de vous passionner : simplement, ce sont maintenant plus souvent de simples gesticulations, presque une convention, que, finalement, vous abandonnez au profit d'une tranquillité ferme. Si tout va bien, vous ne finirez pas comme ceux-là » et il avait montré, par la fenêtre, les sphinges sur les parois.

Primo : « Alors à la fin on se tient serein, comme un vieux sage, tranquille et peinard comme le maître dans l'histoire d'Arturo ? Les couilles à l'air en train de marcher sur des bogues en cueillant des kakis ?

— S'il s'agit de finir dans la peau de maître Wan, moi je réponds : et pourquoi non ? Imaginez votre être comme une simple étoile ; son feu intérieur, c'est votre vie d'animal pensant ; son système est constitué de petits objets, dont un, celui-ci, qui a eu beaucoup de succès, et qui est une phrase : *cogito, ergo sum*... Mirage qui vous freine, et dont il conviendrait de s'émanciper. Alors, le maître-mot, c'est ? Évika ?

— Le travail d'équipe !

— Exactement, ma toute belle. Et pour ceci, on n'a pas besoin de ces foutus personnages, alors faites-moi le ménage ! Soyez nus ! »

Bas les masques !

IV

Nous étions sur un quai de gare.

Incongru, l'air bête et pensif, morne comme un chou abandonné dans le bac à légumes, un préau juché sur de maigres ferronneries faisait le squelette dans un crépuscule d'hiver gris jaunasse. Dessous dormait un chariot à bagages. Au large, partout, une plaine s'étendait, vide, plate, ferreuse, sans intérêt. Y manquaient les corneilles et les tas de betteraves afin de parachever le tableau désespérant de la Beauce en novembre. Il pleuviotait ; j'eus la triste envie de fumer une cigarette. Elle aurait été mouillée. J'aurais relevé le col de mon imperméable qui ne l'était plus ; peu à peu, il se serait imbibé, et j'aurais fini trempé dans mon jus tiède jusqu'à ce que, le train venu, étant monté dans une de ses voitures pleines de buée et de silhouettes confuses, ayant trouvé une place dans un carré sentant le chien humide et garni de flaques, je me serais adossé. Et là, comme une pieuvre glacée, mon T shirt se serait collé à ma peau et m'aurait réveillé.

J'aurais émergé de ma sieste dans l'ombre fraîche de la cave, au rez-de-chaussée de la vieille maison de vigne. Je me serais traîné dehors en poussant du pied une chaise mal rempaillée, avec, dans une main, un carafon coiffé de son verre, rempli d'un vin rouge presque noir, et dans l'autre main il y aurait eu le pot

à olives, plus le pain suspendu dans son torchon ; la porte poussiéreuse se serait fait prier, la pierre de seuil n'aurait livré passage à la chaise qu'à contre-cœur, mais j'aurais fini par m'installer, victoire victoire, sur la terrasse pleine de fruits séchés et de guêpes saoules, devant la table, sous le figuier. À travers ses branches qui font penser à un tentacule durci, j'aurais vu au loin miroiter la mer bleue, et le ferry qui passe, en route pour le port de l'île. Immédiatement, un chat galeux, borgne et grouillant de puces aurait sauté sur mes genoux, y lâchant d'aise un pet épouvantable, et me plantant ses griffes dans le ventre d'un air amoureux. Pour le coup, un truc pareil, ça m'aurait réveillé.

« Alors, on fait dodo ? » me dit-on tandis que j'émergeai de ma cuite, provisoirement qu'alliez-vous croire, car ce que le serveur me versait à l'instant même dans le verre situé à peu près en face de mon nez, et qui devait être sous ma responsabilité, n'était pas du genre à ragaillardir un cerveau ramolli par neuf heures de bières et de parties de fléchettes, entrecoupées de poses au pastis (la dernière fois que j'avais mangé quelque chose d'à peu près décent, c'est à dire d'un niveau énergétique supérieur à celui d'une poignée de cacahuètes salées, remontait à la préhistoire, à l'occasion d'une sorte de cérémonie floue autour d'un café-croissant, dans ce même rade de banlieue pourrave, après la fiesta de la veille (un repas de midi qui avait dégénéré en orgie ; nous en étions sortis à trois heures du matin, dans un état de cohérence intellectuelle à rendre jaloux un

télévangéliste (mes prestations oratoires, brillantes et pleines de panache, fumaient encore dans mon esprit embrouillé comme des feux de pneus au milieu des vignes lorsque le Beaujolais grelotte, et qu'il faut réchauffer les ceps (car il y a des vigneron, paraît-il, qui enflamment des pneus pour combattre le gel (ça doit donner un petit goût fumé au pinard) mais que se passe-t-il ?) oups !) aïeuh !) aarrghl !!...) « zzzz-bong » fit ma mâchoire en se cognant contre le zinc, après que mon coude, par moi manœuvré dans l'intention innocente et pure de l'appuyer au bar pour déposer ma joue sur la main, eût décidé de se fixer au large, à dix ou douze centimètres du rebord du plateau, là où il n'y a que du vide et où, par conséquent, ne se maintiennent que les aérostats. « Croc ! » fit une dent ou un nerf je ne savais plus, après quoi le tabouret s'en alla vers l'est, le bar bascula comme le Titanic, sombre et majestueux, et je vis défiler mon existence. Ceci me réveilla tout à fait, et, avant même de prendre connaissance du carrelage et des godasses des autres consommateurs, je fus ailleurs.

C'était dans les vagues d'une nuit démente passée à foncer sur l'autoroute du sud, à côté d'un type qui conduisait une bagnole comme Satan chevaucherait un missile, et qui hurlait de plaisir chaque fois qu'il pouvait doubler un poids-lourd par la bande d'arrêt d'urgence. Les deux pieds collés au tableau de bord, je glapissais d'angoisse en voyant les feux arrière des véhicules nous frôler à pleine vitesse, comme une pluie de météores que la

proximité croissante de Paris rendait de seconde en seconde plus dense, et plus effrénée notre course vers la capitale. Je me souviens d'une Porsche dont le conducteur, à la suite de je ne sais plus quel affront, nous pourchassait avec l'évidente intention de nous lancer dans le décor. À un moment, nous ayant doublé pour la dix ou douzième fois, il freina à mort pour nous obliger à ralentir, ce que mon coéquipier, la bave aux lèvres, refusa absolument ; la voie de gauche étant occupée, il fallut chercher le salut à droite. Miracle des coïncidences, s'ouvrit à ce même endroit et à cet instant précis une bretelle de décélération qui menait à une aire de stationnement où de paisibles conducteurs se délassaient des rigueurs du voyage en marchant dans l'herbe humide, le nez dans le ciel étoilé. Nous nous engageâmes dans cet endroit à une vitesse proprement stupéfiante.

Il y avait un peu de poussière dans le virage d'entrée ; cette mince pellicule de petits riens eut sur notre bolide l'effet désastreux d'une plaque de verglas sur les pneus d'une bicyclette dans un lacet de montagne ; nous décollâmes. Les braquages et contre-braquages ne firent qu'accentuer notre valse qui nous fit traverser tout le parking en tortillant du cul, en une série de figures spectaculaires qui nous aurait garanti les notes les plus extrêmes auprès d'un jury de patinoire. Éclairant de nos phares impassibles tantôt la piste, tantôt la masse menaçante d'une bagnole endormie, nous surprénions des bipèdes, que

notre irruption soudaine et rugissante lançait dans des sauts de lapins par-dessus les capots, ou dans d'athlétiques roulades qui les étalaient au final dans quelque crotte de chien sournoisement dissimulée dans l'herbe. Ceci dura sept secondes, le temps de traverser l'aire de repos et de nous rétablir à peu près dans l'axe (et dans la bonne direction) sur la bretelle d'entrée de l'autoroute, vers laquelle, malheureusement, nous accélérâmes. Les voitures qui croisaient là semblaient immobiles, nous attendant sans doute pour redémarrer le jeu. Il fallut bien freiner un instant pour nous insinuer dans le flot, mais cette bonne volonté ne dura pas ; bientôt, nous évoluâmes à nouveau comme dans un champ d'astéroïdes que, par les plus grands miracles répétés jusqu'à plus soif, nous évitions tous. « Je veux me réveiller, je dois me réveiller, ô Dieu, toi si tu existes, réveille-moi, je te prie, dans mes draps, et que ceci ne soit plus ! »

Ce qu'il fit, mais pas tout à fait, car il n'y avait pas de draps.

Mais du sang ! Des masses de sang, comme dans un abattoir débordé de travail, qui répandrait ses liquides jusque sur la chaussée au-dehors. Le pavé glissait, des tas de gens dérapaient dans le jus, des manifestants, des ouvriers, et les gendarmes à cheval qui lançaient leurs bêtes sur la foule faisaient là dedans de grandes éclaboussures tandis qu'ils pourchassaient les fuyards. Au loin vers la gauche, des soldats rechargeaient leurs fusils. L'air sentait la poudre, la sueur de bourrin, il y avait des corps partout.

Une petite fille passa en hurlant, tenant un bébé dans ses bras ; le bébé rugissait violacé, tout sanglant de deux fractures ouvertes qu'il avait à une jambe. Un gendarme dépassa la fillette, une matraque s'abattit et frappa deux coups sauvages sur le crâne qui émit un bruit sec, audible par dessus la rumeur du carnage ; puis deux autres gendarmes arrivèrent et mirent pied à terre ; tous trois tabassèrent la pauvre enfant qui tressauta et ne bougea plus. L'un d'eux extirpa le bébé de sous le corps de la fille et le lança au loin derrière lui, sans regarder. Puis ils se retournèrent, et me virent ; dans leurs yeux luisait un même incendie. Un gros galonné survint, à tête carrée, moustaches en buisson ; il sortit son revolver d'ordonnance, me visa, tira dans mes rotules.

Je me réveillai en hurlant dans un monde tout blanc, au milieu d'un boucan à faire tomber les cheveux. Devant moi se cabrait une avalanche. J'ouvris la bouche et me réveillai, la gueule en sang, tandis qu'on me poussait par la portière ouverte d'un hélicoptère. Loin dessous défilait la mer ; j'avais les mains attachées dans le dos. Le choc avec la surface de la Méditerranée fut si violent qu'il me propulsa sur le quai de la gare, au milieu de cette campagne meridique où dormait, tel un morose factionnaire dans sa guérite, le chariot à bagages sous son préau ridicule.

Haletant, épuisé, hagard et complètement barré, je fis le tour de mes camarades ; tous, à part Niko, donnaient l'impression d'avoir encaissé pas mal de mauvais coups. Ils avaient complètement l'air de poissons en train de

crever hors de l'eau : étonnés au-delà du possible, incrédules, en train de s'étouffer, ne trouvant pas leurs mots. Il y avait un banc ; nous y claudiquâmes.

« Ah saloperie de bon dieu de chierie de char à merde ! » résuma Primo ; et tout le monde acquiesça, car c'étaient de véridiques paroles.

V

Niko : « J'ai vécu ça pendant vingt ans, je ne sais pas si vous imaginez... De revoir le Baron tout à l'heure, ça m'a fait des vacances. Lui au moins, il est reposant à regarder.

— *Reposant ?* » glapit Évika. Elle se laissa couler du banc comme un fromage en été, et dégouлина par terre avec la ferme intention de s'y figer. Elle ferma les yeux, et les rouvrit en hurlant.

« Quoi ? lui demanda-t-on

— Je viens de faire la guerre de Sécession ! Ne baissez surtout pas la garde ! »

Je me tournais vers Niko : « Qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

— Je ne sais pas vraiment. Mais j'y serai votre guide... Les enfants ? On va tous se tenir par la main... Allez on fait la ronde. Évika, on se relève ! Du cran !

— Pourquoi il faudrait ? râla Primo. Il passe quand, le prochain train ?

— Dans vingt ans. On peut abrégé l'attente, mais il faut pour cela que vous me suiviez, et me fassiez confiance. Peut-on se tenir par la main, s'il vous plaît ?

— Quand je pense que je croyais qu'être mort, *c'était ne plus vivre* ! On se fait vraiment des idées, parfois. Pourquoi ça nous tombe dessus, des trucs pareils ?

— Ça nous tombe dessus, répondit Évika, parce que l'on a eu l'impertinence de franchir une porte en pensant ne pouvoir être que des touristes ! Ça aussi, ce fut une belle erreur ! Croyez-vous qu'il lui reste des croquettes, au chat de Niko ?

— Chez Arturo ?

— On lui en avait mis une montagne, répondit ce dernier.

— De plus, il y a la chatière...

— Eh oui ! Et puis, ajouta le gardien, n'oubliez pas la vieille voisine ! À mon avis, ça fait belle lurette que votre matou dort sur un coussin brodé, camarade Niko. »

Le temps passe ; ou ne passe pas, et après tout ça le regarde. « Le temps, avait dit le Baron, structure et ordonne la matière ; et l'inverse est vrai aussi ». S'il le dit... Nous fîmes un cercle, nous tenant par la main.

« À trois, nous fermerons les yeux tous ensemble. Ayez confiance ; nous serons là-bas au lieu d'être ici, et après tout, qu'est-ce que ça change, hein ?

— Là-bas où ? voulut savoir Karine

— Là où l'on apprendra à être une équipe. Bien entendu, vous pouvez refuser !

— Et dans ce cas ? demandai-je

— Dans ce cas, nous attendrons le train ici... Messieurs-dames, ce que vous avez vu était sans doute fort désagréable, mais ce n'est rien par rapport à ce qui nous attend maintenant... Parce que là, des gens nous attaqueront.

— Ce n'est pas une grande nouveauté, nota Cécile. Depuis que je suis sur ce quai, j'ai été agressée et tuée six fois ! Qu'est-ce que ça change ?

— Vous regarderez vos camarades se faire tuer. Voilà ce que ça change.

— Pour de vrai ou pour de faux ?

— Question sans objet. Disons tout de même que si l'un d'entre nous vient à disparaître pendant le séjour là-bas, il ne reviendra pas ici en même temps que les autres. Nous serons séparés, et je ne sais pas du tout ce qui se passera ensuite. Je ne sais même pas si nous nous retrouverons un jour, alors. C'est vraiment sérieux, d'accord ? La consigne c'est : on ne se lâche pas. On ne lâche personne ! Un, deux... trois ! »

